

L'Évolution de l'Agriculture à *Aunac* de 1885 à nos jours

La propriété est toujours, comme en 1885, excessivement morcelée. Cependant, il est permis d'envisager, dans l'avenir une amélioration à cet état de choses.

Déjà le mouvement se dessine. Les familles étant malheureusement trop peu nombreuses, la propriété du sol se divise sur moins de têtes. Mais l'agent le plus favorable à cet égard est certainement l'exode de nos paysans vers les villes. Que faire de ses champs lorsqu'on est au loin? On vend au voisin et ces ventes conduisent à la reconstitution des terrains assez étendus pour qu'on puisse y appliquer avec avantage les méthodes nouvelles.

Les terres sont très fertiles et bien cultivées; cependant, pas plus qu'il y a 35 ans, la commune ne récolte le blé nécessaire pour nourrir de pain de pur froment ses 400 habitants. On en peut trouver une raison dans ce fait que l'élevage prend chaque jour de l'extension, ce qui oblige l'agriculteur à consacrer de plus en plus de terrain à la culture des racines et aux prairies artificielles.

On ne laboure plus avec des bœufs. Une seule charrue à bœufs a été utilisée pendant la guerre, à la suite des réquisitions de chevaux. Actuellement, il y a, dans la commune, au moins 60 chevaux, presque tous employés au travail de la terre. Par contre, les marchands forains vendent leurs chevaux et achètent des autos-camions.

Les charrues en fer sont toujours les plus nombreuses. Cependant le progrès conduit à l'emploi de la charrue "*Brabant*". Il y a cinq de ces dernières dans la commune et ceux qui les utilisent s'en félicitent. Deux tracteurs ont aussi servi cette année à conduire les machines à battre le grain. L'un d'eux a permis, un jour de ce mois de novembre 1920, de labourer cinq journaux de terre en cinq heures. (Dans le pays, le journal équivaut à une surface de 32 ares). Nos cultivateurs estiment cependant le moyen peu pratique et trop coûteux avec des terrains morcelés et une couche de terre végétale très mince en certains endroits.

A peu près tout le grain est battu par des machines à vapeur ou des moteurs à pétrole. Tous les anciens moyens ont disparu. Je ne crois même à l'emploi d'aucun manège à chevaux dans le pays. Le système de battre avec les machines à vapeur est le plus coûteux, car il demande un grand nombre d'ouvriers, ce qui occasionne de grands frais pour la nourriture du personnel. Malgré cela, on y tient en raison de la vitesse du travail, le grain étant automatiquement vanné, ensaché, ajusté. Les ouvriers ne sont pas payés; c'est l'aide mutuelle qui est pratiquée et battre ainsi est une fête de village. La nourriture est relativement recherchée, le batteur vide souvent son verre et la verve gauloise en est réveillée. On travaille dur, mais on rit largement et les plus moroses sont forcés de se dérider.

Pour les bêtes d'élevage, bien des modifications sont survenues: en 1885, il y avait deux vaches, en 1920, il y en a 60. Cette augmentation est due à l'installation d'une laiterie, mais aussi à la consommation; chaque jour plus grande, du lait dans les ménages. En 1885, il y avait 100 bœufs et veaux d'Auvergne. Le nombre est le même aujourd'hui. Mais, alors qu'à la première date on comptait plus de bœufs que de veaux, à la dernière, c'est l'inverse; maintenant, en effet, on élève pour le commerce et la boucherie, et les veaux sont très recherchés.

Il y a 35 ans, 100 moutons étaient disséminés dans 10 fermes. Il n'y a plus actuellement que trois troupeaux, l'un de 15 têtes, l'autre de 25 et le dernier de 12. Aussi voit on de moins en moins le classique tableau de la bergère conduisant le troupeau de ses moutons à blanche laine. Et puis les bergères d'aujourd'hui sont bien différentes du type convenu: elles se sont singulièrement modernisées.

Tout le bétail est nourri mi-partie à l'étable, mi-partie au pâturage, dans une superbe prairie banale dont l'herbe fine et grasse constitue une précieuse ressource pour les éleveurs en même temps qu'elle offre aux yeux un site qui semble résumer le caractère et la grâce du pays de *Charente*.

Les propriétaires des animaux en assurent la garde à tour de rôle. Là encore, la coopération, l'aide mutuelle interviennent pour le profit de tous. Pourtant une *mutuelle-bétail* a malheureusement disparu depuis peu, sa situation ayant périclité pendant la guerre.

Tout le gros grain est consommé par les animaux, surtout par les porcs qu'on engraisse en grande quantité parce que, avec le commerce tel qu'il se pratique depuis la période de guerre, on y fait des bénéfices considérables. Je puis citer l'exemple suivant comme absolument exact: le 16 décembre 1919, à la foire d'Aunac, un cultivateur a acheté deux porcelets de trois mois pour la somme totale de 300 francs et les a revendus, le 16 septembre 1920, pour 2.060 francs. Les gens de la culture trouvent qu'on ne perd ni son temps ni les produits de la terre avec de tels résultats et font volontiers des rapprochements entre les prix et les bénéfices actuels et ceux d'autrefois.

Grâce à l'extension donnée à l'élevage, on dispose de beaucoup d'engrais naturel. Cependant on ne s'en contente pas et, à juste titre, y ajoute-t-on des engrais chimiques pour les deux tiers environ; on en emploierait même bien davantage s'ils étaient à des prix plus abordables.

Céréales et fourrages sont exclusivement coupés par des machines; la faucille est devenue un outil presque inemployé et la faux ne sert plus qu'à faire les chemins sur le tour des pièces à faucher ou à moissonner, avant d'y passer avec la faucheuse ou la moissonneuse. On se sert de machines à deux fins qui fauchent ou moissonnent selon les besoins. On en trouve une de ce genre dans chaque maison de culture. Les moissonneuses-lieuses sont plus rares; leur prix étant bien plus élevé, elles sont mieux appropriée à la grande culture, à moins que l'association n'intervienne. On en compte quatre seulement dans la commune. La première moissonneuse employée ici a été achetée il y a environ 35 ans; la première moissonneuse-lieuse, il y a une douzaine d'années, et la première charrue Brabant depuis dix ans déjà.

Une autre machine - qui n'est point agricole, pourtant - rend aux cultivateurs des services appréciables dans leurs travaux. C'est la bicyclette avec laquelle ils gagnent énormément de temps pour se rendre à leurs champs et en revenir plusieurs fois dans la journée. Ainsi disparaît peu à peu l'antique usage du repas de midi pris sur place... D'ailleurs aujourd'hui le cultivateur gagne et dépense l'argent facilement. Tous ont des bicyclettes. Les femmes s'en servent également. On ne marche guère plus. C'est un signe des temps...

Depuis une vingtaine d'années, on a planté un peu de vigne. Les cultivateurs la soignent avec intelligence par les procédés nouveaux et sont heureux de faire un peu de vin comme jadis. On dit que, dans, cinq ou six ans, chaque cultivateur pourra récolter presque sa provision.

De 1815 à 1885 la valeur des terres avait doublé; de 1885 à 1914, cette valeur a subi un fléchissement progressif. Les nouvelles conditions économiques créées par la guerre ont, ici comme partout, provoqué une hausse énorme dans le prix des terres. Toutes celles qui ont été vendues depuis six ans l'ont été dans des conditions qui étonnaient les vendeurs eux-mêmes.

En somme, les conditions et les procédés de l'agriculture se sont profondément modifiés depuis 35 ans et il est incontestable que de grands progrès ont été réalisés, en raison surtout de l'emploi de plus en plus répandu des machines agricoles et des engrais chimiques, de la pratique plus étendue de l'élevage et d'une application mieux comprise de la coopération. Mais il est non moins certain que des améliorations restent à poursuivre dans l'avenir

